

L'Apothéose de la Civilisation :

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1789-1805)

Ne les laissons pas, aucun d'eux, "Fêter" le 14 juillet !

Notre cher ami, le LION – أُسَامَة (Usâma), lui l'honore, ce 14 juillet qu'il ignore...

1- **LES HÉROS** en qui se concentre l'Action Développée de la Révolution Française :

Sieyès – Robespierre – Napoléon – Marat

2- **LES PARFAITS** en qui vit l'Unité Idéale de la Révolution Française :

Kant – Saint-Martin

- Kant : le dernier des Théologiens orthodoxe.

- Saint-Martin : le dernier des Mystiques orthodoxe.

Ils sont TOUS là, les "Grands Ancêtres" ; et AUCUN qui ne soit haï de la Caste...

...

• **Sieyès :**

"La Constitution anglaise, celle de l'Aristocrate Montesquieu, ne donne qu'une Démocratie Féodale".

• **L'Incorruptible et le Petit Caporal :**

"Napoléon fut Robespierre à Cheval".

• **Marat :**

"Marat est parmi les révolutionnaires celui qui m'intéresse le plus. Il ne fait pas de discours ; il luttait contre tous. Peu d'hommes ont marqué l'histoire comme les personnages de son genre." (Napoléon)

...

• **Kant :**

La Révolution Française fait la preuve de la "Moralité Pure" de l'humanité.

• **Saint-Martin :**

"Notre Révolution Française est une miniature du Jugement Dernier."

طالب في 14 يوليو 2007 – 14 juillet 2007

Voir : les articles sur Saint-Martin dans l'*Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie* (Eric Saunier) et le *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie* (Daniel Ligou). (nde)

Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie

Sous la direction d'Eric Saunier

SAINT-MARTIN, Louis-Claude de (Amboise, 1743-1803) “Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes” : comment échapper à Joseph de Maistre* ? On serait tenté d'ajouter aux qualités éminentes prêtées à Saint-Martin la simplicité. Saint-Martin fut aussi le plus secret des théosophes modernes.

Les circonstances de sa vie ne font point d'ombre, dans “le moule du temps” qui nous tient prisonniers. Né de petite noblesse, ni comte ni marquis mais tout juste écuyer, à Amboise, dont son père, qui avait été un temps militaire, fut par deux fois le premier magistrat ; orphelin de mère à trois ans, et, à six, le bonheur d'une marâtre ; un précepteur, puis le collègue mauriste de Pontlevoy ; son droit à Paris ; avocat du roi au présidial de Tours, pendant six mois (1764-1765) ; sous-lieutenant, en 1765, puis lieutenant au Foix-Infanterie ; quitte le service en 1771, “afin de pouvoir mieux suivre la carrière”. C'est qu'après avoir choisi celle-ci dès son enfance, il y est entré selon les formes, qui l'instruiront avant de l'embarrasser, quand l'Ordre théurgique des Élus coëns*, en partie revêtu de maçonnerie, l'a initié (août 1765) aux grades bleus*, s'il ne les avait déjà acquis, à la *Concorde* de Tours, par exemple, puis aux trois grades du porche..., enfin ordonné réaurois (mi-avril 1772). “A beaucoup de sagesse”, avait noté l'un de ses inspecteurs militaires en 1770. Les voies de cette sagesse déroutent parfois le sens commun.

Il vit à Amboise, son “enfer” ; à Paris son “purgatoire” ; à Lyon*, notamment pour des leçons aux Élus coëns (1774-1776) et sur l'appel d'un agent (1785-1788), avec des interruptions ici et là. Deux voyages en Italie (1774 et 1787-1788) ; séjour à Londres (1787) et à Strasbourg (1788-1791), son “paradis”. Il hante, sans joie, sans honte, les palais, les châteaux, les salons. Ni évêque ni médecin, à son regret, il donne la becquée aux petits poulets ; il observe et il réfléchit, en publiant comme de besoin. *Le Robinson de la spiritualité* joue d'obligation le “cicerone des régions divines et des curiosités éternelles”. Sous la Révolution*, l'ex-noble se déclarera “homme de lettres”. Au cours de cette miniature du jugement dernier, le citoyen Saint-Martin ne manque ni de civisme ni de lucidité ; il n'est jamais inquiet ni, à aucun moment, inquiété. Un *spleen* de sa façon le rend, en ses dernières années, “tout couleur de rose”. Martines de Pasqually l'avait averti à 60 ans, “le terme”, ce serait bien. Il mourut, à terme, d'un ictus, le 14 octobre 1803, au hameau d'Aulnay près de Paris. Son premier livre, *Des erreurs et de la vérité* (1775), est une somme voilée de l'enseignement coën, appliqué à l'état contemporain des arts et des

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

sciences. Suivent le *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* (1782), de la même veine, mais plus radical et plus direct ; *L'Homme de désir* (1790), un chef-d'œuvre de la poésie en prose dont la clef doit naître du désir de l'homme ; *Ecce homo* (1792) contre les prestiges et, la même année, *Le Nouvel Homme*, un *breviarium*, mieux l'*itinerarium* d'une mystique sophianique à mi-mot (ces deux derniers ouvrages au Cercle social*) ; *De l'Esprit des choses* (1800), ou que le monde est transparent ; mais aussi l'homme, qui est homme-Dieu par définition, attend sa divinisation, de même que le monde sa transfiguration, par une même parole constructrice, et tel est le double *Ministère de l'homme-esprit* (1802). Pour mémoire, de nombreux écrits de circonstance, du genre philosophique ou du genre politique, que la théosophie inspire ; des poésies à haut sens et des babioles en vers.

“Philosophe inconnu” sert à l'auteur de pseudonyme littéraire, c'est-à-dire vrai philosophe, plein de prudence et de discrétion, au contraire de sa “bête noire”, les sectateurs de ces soi-disant Lumières* qui obscurcissent. Le Dieu de son cœur illumine sa raison qu'il cultive.

Le Crocodile (1799), cependant, est signé d'“Un amateur des choses cachées” et sous-titré *poème épico-magique en 102 chants, Le Crocodile, ou la Guerre du bien et du mal...* pour amorcer le titre complet de cette apocalypse.

Le Crocodile constitue l'encyclopédie du martinisme*, au sens strictement saint-martinien du terme. Tout y est dit, allégué, suggéré, souvent pour l'unique fois dans une œuvre abondante, de l'homme et de sa gnose. Après 200 ans, il était temps de s'en aviser.

Une authentique biographie de Saint-Martin ne peut consister qu'à en répertorier et déchiffrer les signes* : signes perçus par les sens, ou messages portés par les événements, que leur explication soit matière de psychologie, de philosophie occulte, ou de Providence. Les trois concourent, suivant la pente de Saint-Martin, mais, outre les approches du spiritualisme, seul peut les comprendre un “diviniste”. Un exemple entre tant, un gros exemple, le régiment signifiait Foi-X et conduisit le jeune sous-lieutenant à Bordeaux chez Martines de Pasqually.

Passons au déluge. Saint-Martin attribue, en effet, au châtement par les eaux une valeur catastrophique méconnue, oblitérée par le thème obvie de la prévarication : de très graves dommages affectent depuis lors les lois du retour que la miséricorde de l'Éternel avait accordées à l'homme déchu.

Secret de Saint-Martin que l'éternel féminin, permanent et initiatique, tout au long de son chemin. Devant Marie-Anne, la belle-mère, mère très belle et très bonne, il jouit, à Chandon, dans la chaumière maternelle, de la “grande circoncision intérieure” ; sa “chérissime” Charlotte de Boecklin, auprès de laquelle il découvrira le théosophe saxon Jacob Boehme, second “chérissime”, avec l'amitié amoureuse et la fraternité d'esprit.

À Boehme, Saint-Martin rendra en gratitude plus que le philosophe teutonique ne lui aura donné ; la projection a joué là sans grand partage, mais en avançant l'intelligence.

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

Sous la Terreur, Suzette Labrousse, prophétesse incertaine, et Catherine Théot, “la Mère de Dieu”, l’intéressent, croit-il ; en fait, elles le fascinent, mais il échappe au piège de l’astral qu’il dénonce et refusera la “sophie” de contrebande que la secte lui procurerait, au souhait de Pontard.

En retrait, la cousine – est-ce “l’Amour” autrement innommé ? Louis-Claude n’articulera pas, en elle, l’éternel féminin sur le pendant du masculin incarné, non plus qu’avec plusieurs autres partis envisagés : Mme Vve de Pasqually, mais là, une image paternelle, souille de “gouines” et de “poux”, l’arrête ; à Toulouse, où d’Hauterive l’avait envoyé, en 1776, remonter un temple coën, la “grande fleur aux beaux yeux noirs” ; Mlle Rian... Des apprentis sorciers, du coup, *analysent* (dans un double sens pseudo-freudien) le chaste adulte et sans vice ! Tantôt “mari” en puissance, dans l’ordre spirituel, et tantôt “grande fille”, sa sublimation réussit par la méthode et par grâce. Il obtint les faveurs de *Sophia*, la Sagesse en personne : un homme achevé.

À Lyon*, depuis 1785, un Agent inconnu dictait à Mme de Vallière ou était Mme de Vallière, mais c’est la chanoinesse qui compte, et elle a exercé sur Saint-Martin une influence sous-estimée. *Love’s law*, ces mots de l’Agent érigés en une formule clé et transcrits par Saint-Martin ont eux et leur train, catalysé aussi, et peut-être davantage, l’accord du théosophe à la théurgie du cœur, au culte central, sans abandonner *la réintégration des êtres*. (À rédiger en définitive le *Traité* de ce nom, Saint-Martin aidera son premier maître, en 1771-1772.) Pour preuve un renseignement inédit. Saint-Martin est admis, selon son vœu fervent, dans la “loge élue et chérie”, quasi messianique, fondée par les frères lyonnais que l’Agent y avait appelés, pour l’étude de ses cahiers extraordinaires. Cela, le 4 juillet 1785, on le savait de reste. On savait aussi que le récent “frère”, “ami”, “enfant” de l’amour, c’était leurs noms intimes, avait travaillé sur les révélations et l’on possède ses nombreuses pages autographes sur le sujet. Mais voici le chiffre inattendu de ses présences aux réunions. En 1785, pour le reste de l’année, 24 tenues*, en 1786, de mai à octobre, 26 tenues ; en 1787, août et septembre, 5 tenues ; en avril 1788, deux tenues. Qui eût cru à pareille assiduité ? Elle donne la mesure de l’importance qu’il dénie : Saint-Martin est réconcilié avec lui-même.

Chez les Élus coëns, le Réau-Croix, qui avait été si exact aux rites, décèle du “mixte” et s’attache à n’en garder que le spirituel pur, c’est-à-dire le divin où seule mène la voie du dedans. En retour, d’autres moyens, plus efficaces, perfectionneront la doctrine, surtout en l’explicitant, et Boehme y aidera, catalyseur majeur et petit facteur.

Dans la franc-maçonnerie (à part les singuliers Élus coëns), Saint-Martin assure n’avoir jamais été inscrit que de nom, mais la confrérie marqua son langage et ses accointances. La Stricte Observance*, où Willermoz* avait voulu l’attirer, aurait usurpé son nom à Iéna et il aurait posé en vain sa candidature à la 12^e classe des Philalèthes. Il exerça peu de temps le mesmérisme* à la Société de l’Harmonie (1784), mais, avant comme après la Révolution, la Société Philanthropique, dont il était l’un des fondateurs (1780), bénéficia de son dévouement. Pour entrer dans la compagnie invisible de l’Agent inconnu, il fallait être

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte du Régime Écossais Rectifié. Saint-Martin l'avait toujours refusé à Willermoz, il se plia à l'exigence de l'Agent et accédera même à la profession et à la grande profession du même Saint Ordre, le 24 octobre 1785.

Nouveau côté du secret prismatique. Pour son blason dans l'Ordre, l'*Eques a Leone Sidero* (pour *sidereo* !) remploya le blason familial. Mais les armes manquées ! La fasce ondée d'argent disparaît et le lion “naissant” devient “passant”, dans le langage du blason, mais avec un corps si démesurément allongé qu'il a l'air rampant, en un sens inverse de celui des héraldistes, au point de symboliser les “rapports serpentiques”, dont Saint-Martin peina sans cesse à s'affranchir ; une étoile ajoutée domine le monstre et elle symbolise d'habitude chez Saint-Martin tant le Guide suprême que les mauvais guides sur tous les plans, c'est-à-dire les circonstances. La devise les relègue : *Terrena reliquit* (Il a laissé les choses terrestres). La place du meilleur guide après la cause active et intelligente, dont il est l'envoyé, accueille l'“esprit bon compagnon” de chaque homme. Comme auxiliaire, après avoir passé pour intermédiaire nécessaire, sa proximité auprès de Saint-Martin est si constante et il en use si constamment que “ce bon ami” hante le domaine du secret. Le secret des secrets de Saint-Martin renferme sa mission. L'idée qu'il avait de lui-même, en tant qu'homme de Dieu, intervenant dans l'histoire de l'humanité, dépasse de très loin ce qu'on en dit et de loin tout ce qu'on peut en imaginer. Là-dessus, un article anonyme qu'il n'hésita pas à publier en réclame du *Crocodile* et mainte confiance de *Mon portrait historique et philosophique* (1961) se complètent : la vie cachée de Saint-Martin s'enracine dans le secret* mais l'oblige à s'exprimer en public ; le Philosophe inconnu annonce la vérité universelle, parce qu'il est l'Élu coën sublimé dans sa fonction comme dans sa personne.

Par une exception très remarquable, Saint-Martin a imprimé, à la fin de son premier livre, un mot en lettres capitales et, au début, puis au milieu du dernier paru de son vivant, deux autres mots de même : C – H – R (de crainte d'effaroucher avec Christ), SOPHIE, TOUJOURS. Saint-Martin dépend de son secret et le secret de Saint-Martin tient, en dernière instance, aux deux premiers mots qui *verbent* et font *verber*. Le “TOUJOURS” caractérise celui qui est au lieu que ses titres peignent le fruit de son existence. Nous ne sommes rien et nous tombons dans l'anéantissement si le mouvement divin et l'action divine, le “magisme” divin, ne sont pas constants et universels en nous.

Le martinisme de ce “fou à délier”, de ce “professeur de chinois”, de ce “balai des philosophes et des capucins” – comme il se qualifiait – a traversé le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle ; il continue à rappeler le 21^{ème} à l'unique nécessaire.

Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie

Sous la direction de Daniel Ligou

Esquisse biographique.

“Louis-Claude de Saint-Martin (qui ne fut jamais marquis) est né à Amboise, le 18 janvier 1743. À trois ans, il perd sa mère ; à six ans, il trouve une mère qui incarne la mère idéale. Elle l’enchantera. Les études, commencées avec un précepteur, se poursuivent au collège de Pontlevoy (1755-1758), puis à la Faculté de droit de Paris (1759-1762), d’où il sort licencié. Premières lectures, premières empreintes : Abadie, Burlamaqui (il adhère), la tourbe philosophique (il réagit là contre) ; et, bien sûr, les romans, le théâtre, la poésie tant des anciens que des classiques et des contemporains (il goûte et prend garde). La musique le séduit pour la vie : théorie de l’harmonie et pratique du violon.

S’il avait occupé plus de six mois (1764-1765) l’office d’avocat du roi au bailliage et siège présidial de Tours, il eût sans doute succombé à la tentation, qu’il avouera, de se suicider. L’état militaire lui agréa davantage. Il y demeure six ans (1765-1771). Dès son arrivée au Foix-Infanterie, alors stationné à Bordeaux, des camarades le devinent et l’initient aux mystères maçonnico-théurgiques des Élus Cohen : initiation selon l’externe. À partir de 1768, il passe ses quartiers d’hiver auprès de Martinès de Pasqually, fondateur et grand souverain de l’Ordre, son premier maître. En 1771, il abandonne le service pour mieux suivre “la carrière”. Il réside à Lyon, en Touraine, à Paris surtout où le succès équivoque du livre *Des erreurs et de la vérité* l’introduit dans le monde. Par deux fois, il visite l’Italie (1774 et 1787-1788), un voyage le mène à Londres (1787). Vite, il s’est méfié des chapelles, sauf à y porter la bonne parole et la discorde ; sauf aussi qu’à Lyon, en 1785, il s’éprend des communications médiumniques de l’“Agent Inconnu”. Il ne tarde pas à s’en déprendre, mais il en gardera la trace : c’était du martinésisme sauvage.

Surgit à Strasbourg, en 1788, son deuxième maître, le cordonnier illuminé de Goerlitz, son chérissime Jacob Boehme (1575-1624), qu’il rencontre grâce aux ouvrages à lui tendus par sa chérissime Charlotte de Boecklin ; Jacob Boehme dont il ne tâchera plus qu’à célébrer le mariage avec Martinès. La Révolution française l’éprouve et l’emplit d’espoir ; la providence y place la mort de son père (1793). Thermidor arrive à point pour que sa situation ne se gâte. Très attentif, Saint-Martin se renseigne amplement, mais enseigne avec discrétion, dans maintes conférences particulières et dans une conférence publique

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

avec Garat, en 1793 ; dans des livres de marche moyenne, souvent lente. Aucun discours de lui qui n'encourage l'homme de désir et ne lui apprenne, au-delà de *l'ecce homo*, comment et pourquoi naît le nouvel homme, auquel incombera le ministère de l'homme-esprit. Le "Philosophe Inconnu", comme il avait obtenu qu'on le désignât, mourut le 14 octobre 1803, à Châtenay près de Paris, assez ignoré et fort mal compris" (Préface. p. 9-10, à la réédition 1973 de *L'homme de désir*, Bibliothèque 10/18).

Écrits.

1. Voici la liste complète des écrits publiés de Saint-Martin, pour la première fois imprimée, d'après ma *Bibliographie générale des écrits* de cet auteur (Paris, 1967 ; exemplaires déposés à la Bibliothèque nationale et à la bibliothèque de la Sorbonne).

Des erreurs et de la vérité, 1775 ;

Ode sur l'origine et la destination de l'homme. Ça, 1781 ;

Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers, 1782 ;

De la poésie prophétique, épique et lyrique, ? ;

Phanor, poème, ? ;

Discours sur la meilleure manière de rappeler à la raison les nations livrées aux erreurs et aux superstitions. Ça, 1785 ;

L'homme de désir, 1790 ;

Ecce homo, 1792 ;

Le nouvel homme, 1792 ;

Lettre à un ami, ou considérations... sur la Révolution française ; suivies du précis d'une conférence publique..., 1795 ;

Stances sur l'origine et la destination de l'homme, 1796 ;

Éclair sur l'association humaine, 1797 ;

Réflexions d'un observateur sur la question : Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ?, 1797 ;

Essai sur les signes et sur les idées, 1799 ;

Le crocodile, 1799 ;

Recension du Crocodile, 1799 ;

De l'esprit des choses, 1800 ;

L'aurore naissante... de Jacob Boehme, 1800 ;

Le cimetière d'Amboise, 1801 ;

Controverse avec Garat, 1801 ;

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

Des trois principes de l'essence divine... par Jacob Boehme, 1802 ;

Le ministère de l'homme-esprit, 1802 ;

Œuvres posthumes, 1807 ;

Quarante questions... par Jacob Boehme, 1807 ;

De la triple vie de l'homme... par Jacob Boehme, 1809 ;

Des nombres, 1843 ;

Cinq textes inédits, 1959 ;

Mon portrait historique et philosophique, 1961

Conférence avec M. le chev. de Boufflers... ;

Conférences avec M. Le Roux, docteur, en médecine, 1961 ;

Pensées mythologiques, 1961 ;

Cahier des langues, 1961 ;

Varia, 1962 ;

Fragments de Grenoble, 1962 ;

Pensées sur l'Écriture sainte, 1963-1965 ;

Étincelles politiques, 1965-1966 ;

Cahier de métaphysique, 1966-1968 ;

Carnet d'un jeune Élu Cohen, 1968 ;

Notes sur les Principes du droit naturel de Burlamaqui, 1969 ;

Réflexions sur le magnétisme, 1969 ;

Du somnambulisme et des crises magnétiques, 1969 ;

Mon livre vert, 1974 ;

Pensées sur les sciences naturelles, à paraître.

2. La *Correspondance* éditée comprend de très nombreuses lettres, toutes posthumes, sauf une à Matthias Claudius et la lettre à Garat qui est une lettre ouverte. Elles ont été publiées, celles à Kirchberger, dans un livre (1862) ; les autres, à des destinataires différents, en divers lieux.

La *Correspondance générale* en deux volumes est sur le métier.

3. Édition collective, en sept volumes, des *Œuvres majeures* de Saint-Martin, chez Georg Olms, Hildesheim (RFA), 1974-1975 ; en voici l'économie avec les titres abrégés : I : Des erreurs, Ode et Stances ; II : Tableau naturel, Discours ; III : L'homme de désir ; IV : Ecce homo, Le nouvel homme ; V : De l'esprit des choses, Controverse avec Garat ; VI : Le ministère de l'homme-esprit ; VII : Notes et documents.

4. Les livres et articles en tout ou en partie consacrés au Philosophe Inconnu ont été répertoriés dans la *Bibliographie saint-martinienne*. Pour une première approche du saint-martinisme, ou, en un sens, du martinisme, cf. *Le théosophe méconnu. Introduction à Saint-Martin*, Paris, Éditions Robert Dumas, 1974.

5. La Chronique saint-martinienne (d'abord publiée dans les *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, et présentement dans les *Cahiers de l'homme-esprit*) est le bulletin de liaison et d'information de tous les amateurs du *Philosophe Inconnu*, saint-martinien et martinistes. Il existe maintenant une Société des Amis de Saint-Martin qui publie annuellement un *Bulletin*.

La théosophie de Saint-Martin.

Le *Philosophe Inconnu* est – l'aurai-je assez répété ? – un théosophe méconnu. Je veux dire que sa pensée n'est pas philosophique, sauf peut-être à prendre le terme en une vieille, voire primitive, acception ; elle est théosophique (et donc gnostique).

La théosophie, qui n'est pas la philosophie, n'est pas davantage la théologie et, elle constitue une forme particulière de la mystique qu'on nomme "spéculative". Mais elle réconcilie la philosophie et la théologie. Voyez ce qu'on peut tirer de là quant à la signification de la théosophie au siècle des Lumières.

La théosophie est un illuminisme, car la lumière, même parfois physique, est le symbole privilégié de la Sagesse et la quête sophianique est celle de l'illumination. Et c'est une quête en profondeur ; de l'intérieur, par l'intérieur (l'interne, dit Saint-Martin), donc un ésotérisme.

La théosophie prescrit une activité *ad extra* que Kirchberger, ami de Saint-Martin, qualifiait de "scientifique" et une activité *ad intra* que le même qualifiait d'"ascétique". Ces deux activités, dont Saint-Martin souligne la conjugaison, procèdent d'une même vision unitaire de Dieu, de l'homme et de l'univers, de leurs rapports donnés en un tableau naturel, dont précisément la Sagesse fait à la fois l'œil et l'objet.

Nous sommes tous veufs, notre tâche est de nous remarier. Nous sommes tous veufs de la Sagesse. C'est après l'avoir épousée, et d'abord cherchée puis courtisée, que nous pourrons engendrer le nouvel homme en nous, devenir nouvel homme. Or, tout est lié au nouvel homme : la médecine vraie, la royauté vraie, la poésie vraie, le sacerdoce vrai ne peuvent être exercés que par l'homme régénéré, autrement dit le nouvel homme. La théosophie saint-martinienne est une mystagogie de la génération spirituelle.

Cette doctrine s'édifie comme un martinésisme en traduction et, quant à la théurgie, en transposition, que Boehme, à partir de 1788, confortera et explicitera sur plusieurs points, telle la sophiologie.

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

Saint-Martin, dans son vocabulaire qui module les notions martinésiennes, s'est efforcé de rappeler les vérités premières, que voici : la dignité de l'homme malgré son avilissement dans cette région de ténèbres ; la distinction, par conséquent, de l'homme et de la nature, du physique et du moral ; comment la science de l'homme, la seule nécessaire, la seule vraie science, est inscrite dans l'Univers entier, dans les sciences de tous genres, les langues, les mythologies et les traditions de tous les peuples. Même les livres sacrés sont comme des accessoires postérieurs aux vérités qui reposent sur la nature des choses et sur l'essence constitutive de l'homme.

Surtout, l'homme est la clef, expliquons les choses par l'homme et non pas l'homme par les choses. L'âme humaine est le suprême témoin.

Admirer et adorer, constituent le privilège de l'homme et la base sur laquelle doit reposer son mariage au temporel et au spirituel.

Il faut s'occuper de l'homme-esprit et de la pensée avant de s'occuper des faits, afin que germe ou sorte notre propre révélation, car toute chose doit faire sa propre révélation.

Avec des mots inspirés par Boehme, Saint-Martin exprime ainsi, dans son style, le but de la théurgie cohen, qu'il veut atteindre, mais autrement que Martinès : "Nous sommes libres de rendre par nos efforts à notre être spirituel notre première image divine, comme de lui laisser prendre des images inférieures désordonnées et irrégulières, et que ce sont ces diverses images qui feront notre manière d'être, c'est-à-dire notre propre gloire ou notre honte dans l'état à venir."

Si la théurgie n'est pas nécessaire, c'est que Saint-Martin, judéo-chrétien comme Martinès, est plus chrétien, alors que le second est plus juif. La déité du Christ le qualifie comme médiateur suffisant et nécessaire. Saint-Martin ne rejette pas la théurgie, il l'intériorise.

Car, si le Christ est Dieu et le nouvel homme un autre Christ, le théurge chrétien n'a besoin, pour revenir et contribuer au retour de tout être émané dans le Principe, que de se régénérer. Il doit, à cette fin, posséder la Sagesse. Et commencer par la chercher. Cette recherche, cette possession ont nom "théosophie". Et leur instrument a nom "volonté".

Saint-Martin et la Franc-Maçonnerie.

Le problème, des rapports entre Saint-Martin et la Franc-Maçonnerie, qui touche à tant d'autres problèmes, a été traité dans les études suivantes : Saint-Martin Franc-Maçon, *L'Initiation*, avril-juin 1965, p. 82-91 ; Louis-Claude de Saint-Martin et la Franc-Maçonnerie, *Le Symbolisme*, janvier-juin 1970, p. 123-180 ; juillet-septembre 1970, p. 285-307 ; janvier-février 1971, p. 43-73. Introduction à *Des erreurs et de la vérité. Œuvres majeures*, t. I (1974), et notes et documents correspondants in vol. VII Des compléments se trouvent dans le *Calendrier de la vie et des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin*, ainsi

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

que dans Saint-Martin et la Franc-Maçonnerie, additions et précisions, in *Chronique saint-martinienne, passim*.

Voici le schéma de la-solution :

1. Saint-Martin a été Franc-Maçon. A-t-il reçu la lumière avant de rencontrer l'Ordre des Élus Cohen ? Willermoz l'assure. Je ne sais. Si ce fut, ce pourrait avoir été dans la loge écossaise *La Concorde*, fondée en 1745 à l'Orient de Tours, qui comptait parmi ses membres Burdin (qui sera Vénérable en 1763 ou 1764), dont Saint-Martin connaissait et aimait la famille. Mais J. Fainéant n'y croit guère.

2. Saint-Martin reçut, en une seule fois, les trois grades cohën, dits du Porche, par le ministère du Frère Baudry de Balzac, entre l'été 1765 et l'hiver 1768, probablement en 1765 ou 1766.

3. Entre le 25 novembre et le 15 décembre 1768, Grainville et Balzac (très probablement) l'ordonnent Commandeur d'Orient.

4. Martinès de Pasqually l'ordonne Réau-Croix vers le 17 avril 1772.

5. En 1773, Saint-Martin s'associe à la requête que les Frères lyonnais adressent à Weiler. En 1774, il est admis à être reçu dans la Stricte Observance Templière. Mais, le moment venu, en 1774, il fait défaut.

6. En 1785, afin de se qualifier pour l'entrée dans la Société des Initiés (cf. *infra*), Saint-Martin accepte d'être affilié à la loge écossaise rectifiée *La Bienfaisance* à l'Orient de Lyon, adoubé Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (*Eques a leone sidero*). Le 24 octobre, il est reçu Profès et Grand Profès.

7. En 1790, il demande à être rayé des registres maçonniques où depuis longtemps (depuis toujours ?) il ne figurait que de nom (son nom figure sur les tableaux de loge, de 1786 à 1791).

8. Saint-Martin n'a jamais appartenu au Rite des Philalèthes, quoique, selon Savalette de Lange, il y ait été candidat à la 12^e classe, en 1782. Invité à leur Convent de 1785, il ne s'y rendit pas.

9. Saint-Martin a appartenu aux sociétés paramaçonniques suivantes :

a) la Société des Initiés, fondée sur les instructions de l'Agent Inconnu et dans la mouvance de celle-ci. Reçu le 4 juillet 1785, après avoir été adoubé Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (cf. *supra*) ;

b) la Société de l'harmonie, de Mesmer ; reçu le 4 février 1784 ;

c) la Société philanthropique, dont il fut membre fondateur en 1780 et sur l'annuaire de laquelle son nom figure jusqu'à sa mort.

10. Saint-Martin n'est pas l'auteur de la devise quarante-huitarde que le Grand Orient de France adopta en 1849 : "Liberté, Égalité, Fraternité".

L'Apothéose de la Civilisation – Annexes

11. Saint-Martin n'a fondé aucun régime, aucun rite, aucun ordre maçonnique – ni aucun ordre ou société d'aucune sorte. Sur l'équivoque du "martinisme", cf. l'article sous ce nom.

12. Saint-Martin, le vrai, ou un Saint-Martin mythique, a été mêlé, bon gré mal gré, aux querelles du jésuitisme et de l'antijésuitisme en Maçonnerie, etc. (cf. l'introduction à l'édition *Des erreurs et de la vérité*, dans les *Œuvres majeures*).

13. Le symbolisme maçonnique, le vocabulaire maçonnique ont laissé leur trace sur les écrits de Saint-Martin.

14. La pensée maçonnique, que ces formes véhiculent (et qui les mutile), aussi. Cependant, la Maçonnerie que Saint-Martin chérit un temps, et à laquelle il resta toujours reconnaissant, fut celle des Élus Cohen, fort particulière en vérité et ce n'est pas l'aspect maçonnique de la secte martinésiste qui l'avait séduit le plus.

15. Saint-Martin est un grand écrivain maçonnique. Son œuvre est capable de contribuer au développement de la spiritualité chez les Maçons et, très particulièrement, chez les Maçons Écossais Rectifiés : dans sa fidélité à la doctrine de Martinès de Pasqually il est de leur bord, par l'explication qu'il en donne il a droit d'être reconnu comme l'un de leurs docteurs.

16. Le texte suivant exprime assez bien le sentiment et l'opinion à peu près constants au fond de Saint-Martin, s'agissant de la Franc-Maçonnerie : "Les personnes qui ont dû penchant pour les établissements et sociétés philosophiques, maçonniques et autres, lorsqu'elles en retirent quelques heureux fruits sont très portées à croire qu'elles le doivent aux cérémonies et à tout l'appareil qui est en usage dans ces circonstances. Mais avant d'assurer que les choses sont ainsi qu'elles le pensent, il faudrait avoir essayé de mettre aussi en usage la plus grande simplicité et l'abstraction entière de ce qui est forme et si alors on jouissait des mêmes faveurs, ne serait-on pas fondé à attribuer cet effet à une autre cause ; et à se rappeler que notre Grand Maître a dit : Partout ou vous serez assemblés en mon nom, je serai au milieu de vous" (*Mon livre vert*, article inédit).